

L'édito



Ariane Dayer
Rédactrice
en chef

Les guerriers et les infirmières

Une crise, ça convoque l'image de la guerre. Alors on montre les guerriers. C'est ce qu'on fait depuis des siècles. En Suisse comme presque partout ailleurs ces derniers mois, les gestionnaires affichés de la pandémie étaient presque tous des hommes. Ils listaient les dangers, édictaient les stratégies, donnaient les consignes, alignaient les soldats. Lorsqu'on voyait enfin poindre quelques visages de femmes, elles étaient, la plupart du temps, infirmières. Comme une résurrection des assignations ancestrales: l'homme se bat, la femme soigne. Papa coupe du bois, maman fait du gâteau: en est-on encore là en 2020?

La question se pose ce dimanche, un an exactement après la Grève des femmes. Cette extraordinaire mobilisation du 14 juin 2019 qui laissait espérer de grandes avancées sur le thème de l'égalité. Il y a un an, le champ des possibles semblait s'ouvrir dans un flamboisement de joie et de drôlerie: les progrès en matière d'équivalence de salaires, de représentativité politique et économique, de lutte contre la violence. Un an après, le curseur n'a pas vraiment bougé. Les niveaux de rétribution restent discriminants. Il y a certes davantage de femmes au

Les salariées ont pu replonger plus profondément dans la difficulté de leur statut

parlement fédéral mais elles n'ont pas encore marqué la différence. Tout a été freiné par deux vagues successives: les superbes pics de mobilisation sur le climat puis l'arrivée du coronavirus. Soudain, la cause égalitaire semblait moins prioritaire.

Une crise révèle souvent les réalités sociales. Ces dernières semaines, les femmes salariées ont pu replonger plus profondément dans la difficulté de leur statut. Elles étaient habituées aux doubles journées, elles en ont fait de quintuples. Le retour à la maison dans la bien-pensance générale leur enjoignait d'être encore meilleures sous toutes les facettes: mère, épouse, amante, employée, soignante, institutrice, cuisinière. Ça fait beaucoup.

Un an après, les Suissesses tirent, au fond, un bilan bien maigre de ce 14 juin qui les avait si magnifiquement mobilisées. Quoi faire alors? Se désespérer, radicaliser la colère? Se démobiliser serait la pire des réponses, bien sûr, mais on sent qu'il faudra beaucoup de force pour retrouver le souffle. La mort par coronavirus qui rôdait autour de nous a occulté temporairement la dimension existentielle du combat féministe. Il ne faut pas lâcher puisqu'une certitude demeure: on trouvera plus rapidement un vaccin contre le Covid que contre l'inégalité des salaires.

À LIRE EN PAGES 4, 13-14
ariane.dayer@lematindimanche.ch

Comment les étudiants suisses ont raté leur «auberge espagnole»

ÉDUCATION Le Covid-19 s'est invité brutalement dans les séjours de mobilité des étudiants. Et menace la rentrée de cet automne. Bloqués au loin, rentrés en catastrophe ou jamais partis, ils témoignent.

VIRGINIE LENK
virginie.lenk@lematindimanche.ch

«Ils nous ont donné vingt-quatre heures pour décider si nous voulions rester ou partir» Son semestre d'échange à Prague, Bastien l'avait imaginé autrement. L'étudiant en management à l'Université de Fribourg est parti en février dans la République tchèque, profitant d'un trou entre sa formation et ses cours d'officier. Mais le premier cas de coronavirus début mars, puis la fermeture du campus ont laissé rapidement présager du pire. «En quatre jours tout était verrouillé, un couvre-feu instauré. Dans l'immeuble où logeaient les étudiants étrangers, c'était la panique, tout le monde faisait ses valises. J'ai hésité, mais la vue des ambulances devant notre résidence et l'idée, en cas de problème, d'être hospitalisé à Prague m'a convaincu.»

Daryll a lui aussi tergiversé lorsque son université à Bangkok a fermé. «80% des étudiants sont partis. J'étais le seul Suisse, et l'ambassade a fait un super boulot, ils étaient tout le temps en contact avec moi. J'ai longtemps attendu jusqu'à ce qu'il n'y ait pratiquement plus de vols de rapatriement.» Entre-temps, la situation en Suisse s'est dégradée. La Thaïlande ayant pris des mesures dès les premiers signes en janvier, l'étudiant a finalement fait le choix de rester. «Mes parents étaient inquiets, mais ils m'ont dit que la décision m'appartenait. J'ai rendu mon appartement, emménagé avec ma copine qui était aussi en échange. Nous avons suivi les cours en ligne et passé nos examens en avril, avant de partir en voyage dans le pays.» Son seul regret, ne pas avoir eu plus d'échanges avec les autres étudiants à Bangkok. «Suivre ton cours enfermé chez toi sur ton ordinateur, ce n'est pas très cool...»

Cours en ligne Comme Bastien et Daryll, l'auberge espagnole de bon nombre d'étudiants suisses a viré, ce printemps, à la débandade. Adieu la découverte d'une autre langue et d'une autre culture, le charme de ces voyages qui forment la jeunesse, et bonjour les masques et le confinement dans un pays étranger, en plein chaos sanitaire. Selon une enquête de Movetia, l'agence nationale en charge de la promotion des échanges et de la mobilité, au moment de la pandémie, environ 2000 étudiants suisses se trouvaient en séjour de mobilité en Europe. Plus de la moitié (55%) sont rentrés fin mars.

Face à la situation, les universités ont réagi rapidement et mis en place des cours en ligne. L'aide administrative aux étudiants bloqués sur place a aussi bien fonctionné, se réjouit Marielle de Dardel, responsable du service des relations interna-



Quelque 2000 jeunes Suisses étudiaient en Europe quand a débuté la pandémie. 55% d'entre eux sont rentrés fin mars. DR, shutterstock, istock

Sans étudiants étrangers, les grandes unis redoutent des pertes énormes

Oxford, Harvard, Yale, Berkeley... Qui n'a pas rêvé de coucher sur son CV le nom d'une prestigieuse université étrangère? Or, la pandémie a durablement touché ces vénérables institutions qui vivent en grande partie de la manne des étudiants non résidents. Ces derniers n'ont pas signé pour des cours en ligne en lieu et place des auditoires centenaires et des professeurs distingués. «Des pétitions circulent à Oxford pour obtenir le remboursement des frais d'inscription», explique Antje Carrel. Si la doctorante suisse a la

chance d'avoir une bourse, un étudiant international classique débourse entre 26'000 et 36'000 livres par année, soit le double d'un Britannique. «Beaucoup ont repoussé leur première année d'études et face au manque d'étudiants, l'université a rouvert les procédures d'inscriptions, ce qui est tout à fait inédit.» Même situation catastrophique outre-Atlantique, pour les grands universités privées de l'Ivy League dont font partie Harvard, Columbia, Princeton et Yale. Les étudiants asiatiques pourraient bien ne pas re-

venir cet automne sur la côte est en raison des restrictions de voyage. Harvard, qui a pourtant les reins solides avec un fonds de dotation de plus de 40 milliards de dollars, s'est résolu au gel des salaires et des embauches d'enseignants. En Californie, l'Université de Berkeley s'attend à une perte de 200 millions de dollars, et ce même si son campus devait ouvrir à la rentrée. «Un côté business s'est installé dans certaines hautes écoles, avec parfois toute une série d'intermédiaires qui en vivent, constate Olivier

Tschopp. Le risque est que cela devienne un supermarché globalisé. Mais le système répond à une demande, il est généré par les stratégies des étudiants et de leurs familles pour qui le prestige de ces établissements compte beaucoup sur le CV.» Les pertes des grandes universités australiennes sont déjà estimées à 10 milliards de francs, suite à la fermeture des frontières. L'éducation est le troisième secteur d'exportation du pays. L'an dernier, 500'000 étudiants étrangers - dont 160'000 Chinois - y étudiaient.

La Suisse volée d'Agustin, Heather, Ana

Quand on lui demande ce qu'il retiendra de son court séjour en Suisse, Agustin rigole: «Les parties de Scrabble à cinq au lieu des fêtes à 200!» Cet étudiant chilien en informatique avait la ferme intention de s'amuser et de se faire un maximum d'amis à l'EPFL. Tout ça, c'était avant le Covid. «Du jour au lendemain, tout le monde est rentré et on s'est retrouvé en comité réduit. La fête était finie. On passait notre temps à cuisiner ou à jouer aux cartes.» Agustin est resté en Suisse sur le conseil de sa famille. «La pandémie au Chili est terrible, c'est le même scénario qu'en Italie. Ma famille

m'envoie de l'argent pour que je puisse tenir ici cet été.» Près de 1600 étudiants étrangers étaient en Suisse lors de la pandémie. «Au début, ça a été un peu la panique, se rappelle Fabien Jacot, président de l'association ESN (Erasmus Student Network Switzerland). Nous avons aidé ceux qui sont restés dans leurs démarches administratives. Près de la moitié sont rentrés, avec la possibilité de suivre le cursus en ligne.» Pas facile pour Heather. Une fois chez elle, l'Australienne a suivi les cours de l'Université de Lausanne en pleine nuit, en raison du décalage horaire. «Je m'endormais

souvent, j'étais épuisée, car j'avais en plus contracté le virus en Suisse avant mon départ.» L'étudiante en droit a malgré tout pu passer les examens par vidéoconférence et obtenir ses crédits. «J'ai un peu l'impression qu'on m'a volé cette expérience si unique dans une vie d'étudiant.» Ana, elle, est de retour à Lausanne pour vider sa chambre, abandonnée en catastrophe pour l'Espagne. «Ça a été très compliqué de revenir, trois fois mon vol a été annulé. Mes amis d'Erasmus sont restés en Suisse. Et au vu de la quarantaine chez moi, j'aurais mieux fait de faire comme eux...»

Appel aux dons de sang dans plusieurs cantons romands

SANTÉ La situation actuelle freine les collectes de sang. Dans plusieurs cantons, on s'inquiète. D'autant que l'été risque de compliquer encore la donne.

CAROLINE ZUERCHER
caroline.zuercher@lematindimanche.ch

Profitant de la Journée mondiale du donneur de sang, agendée à ce dimanche, les Hôpitaux universitaires de Genève (HUG) ont lancé cette semaine un appel aux dons. La crise du coronavirus a compliqué les collectes dans un canton qui, en temps normal, dépend déjà du soutien d'autres régions pour assurer les transfusions nécessaires. La situation est également tendue sur Vaud, le Valais et Berne, où l'on craint maintenant l'arrivée de l'été.

«Les gens ont peur de se présenter à l'hôpital», regrette Sophie Waldvogel Abramowski, responsable du Centre de transfusion sanguine des HUG. Les collectes organisées dans les entreprises, les écoles et à l'université ont été suspendues. L'équipe des HUG doit donc regarder où vivent les donneurs pour les regrouper dans les communes.

En avril, les dons ont baissé de moitié à Genève. Dans les cantons de Vaud, du Valais et de Berne, les choses se sont passées autrement. «Durant le confinement, les gens sont venus, car ils avaient probablement un peu de temps», note Joëlle Vuignier, directrice générale de Transfusion interrégionale Croix-Rouge suisse (CRS), qui regroupe ces trois cantons. Mais maintenant, ils se déplacent beaucoup moins et nous sommes vraiment à la limite. Comme nous devons continuer à respecter les mesures de sécurité recommandées par l'Office fédéral de la santé publique, les collectes sont compliquées. Et puis, elles ne sont pas toujours possibles dans les hôpitaux où les visites sont restreintes.»

Le mythique musée de Ballenberg joue sa survie

TOURISME La crise du coronavirus pèse lourdement sur les finances du musée bernois de la paysannerie.

L'heure est grave pour le musée paysan de Ballenberg. La fermeture résultant de la crise du coronavirus a creusé un gouffre financier. «Près de 500'000 francs manquent déjà aujourd'hui dans les caisses du musée en raison de la fermeture forcée», constate Peter Flück, le président de la Fondation Ballenberg. La survie même du célèbre musée en plein air serait en jeu.

Le président a lancé un appel aux dons en fin de semaine dernière pour sauver le musée bernois, qui regroupe 109 bâtiments historiques de toutes les régions du pays, plus de 200 animaux de ferme et de l'artisanat ancien. «Le Ballenberg ne peut absolument pas se passer de vos dons car il est véritablement menacé dans son existence», s'alarme Peter Flück, dans une missive envoyée cette semaine à plusieurs milliers de donateurs potentiels dans toute la Suisse.

Les mesures prises pour répondre à la crise ne lui assurent pas de pouvoir garder la tête hors de l'eau. «Malheureusement, ni les mesures prises immédiatement pour réduire les coûts - chômage partiel et exploitation réduite au strict minimum - ni les mesures de soutien de la part de la Confédération et des Cantons ne permettront de remédier à la situation», s'inquiète le président. Ce constat catastrophique lui fait passer des nuits blanches.

Le fonctionnement du musée est unique. «Nous nous autofinçons à 80%, dé-

Si les opérations non urgentes ont été déprogrammées durant la crise, l'activité a repris. «Il faut rattraper les interventions qui n'ont pas pu être faites, dont certaines sont devenues urgentes», résume Sophie Waldvogel Abramowski. En clair: la consommation de sang est importante. Or, des entreprises restent fermées, «et celles qui rouvrent doivent assurer des distances de sécurité et ne peuvent pas nous accueillir», précise Joëlle Vuignier.

«Nous devons trouver des solutions au jour le jour, et nous mettons une énergie immense pour recréer notre réseau, redonner la confiance aux donneurs et les inciter à venir nous voir», poursuit Sophie Waldvogel Abramowski, qui a personnellement appelé des personnes ayant un sang rare. Pour la première semaine de juin, son équipe est juste parvenue à atteindre le quota nécessaire. Joëlle Vuignier dresse le même constat: «Nous y arrivons, mais il faut stimuler les gens.» Le week-end dernier, une action a par exemple été menée au stade du Wankdorf, à Berne, avec le soutien du club de football Young Boys, qui a fait appel à ses supporters.

«Et été, d'autres collectes devront être organisées dans de grands locaux afin de respecter les distances. À Genève, des actions exceptionnelles sont annoncées à Carrouge, à Thônex, à Vernier et à Meyrin. Car si l'été n'est jamais simple sur ce front, l'inquiétude est particulière cette année. «Les entreprises ne pourront toujours pas nous accueillir», détaille Joëlle Vuignier. Et je ne pense pas qu'il y aura une baisse de l'activité dans les hôpitaux.»

Bernhard Wegmüller, directeur de l'association faïtière Transfusion CRS Suisse, connaît cette situation. «De façon générale, on s'en sort, mais ces régions rencontrent plus de difficultés.» Il note qu'elles ont été particulièrement touchées par le coronavirus, ce qui pourrait constituer une piste d'explication. Qu'en est-il pour l'été dans le reste du pays? «Là, c'est un peu le problème, nous n'avons pas encore pu faire les réserves nécessaires.»

taille Peter Flück. Un tel niveau est exceptionnel pour un musée en Suisse.» Les entrées, boissons, repas, parking ou «chocolats faits sur place», couplés aux dons, assurent l'essentiel du budget. À signaler que Ballenberg a déjà reçu sa subvention annuelle d'environ 1,6 million de francs des autorités publiques. Mais ça ne suffira pas.

En raison du coronavirus, une aide supplémentaire a été demandée. «Le Canton de Berne et la Confédération sont en train d'évaluer la situation, mais l'aide éventuelle ne nous sera pas octroyée avant la fin de la saison, fin octobre», précise-t-il. Pour céder à une aide, le musée de Ballenberg, dont le budget annuel avoisine les 7 millions, a été contraint de prendre des mesures: «Nous devons faire appel aux donateurs et réduire les coûts.»

Les premières mesures sont tombées. Les travaux de rénovation de bâtiments ont été repoussés et les effectifs diminués. En temps normal, le musée tourne avec 40 employés fixes et une centaine de personnes temporaires. «Le nombre d'emplois temporaires a été réduit de moitié», confie le président. Ce sont surtout des artisans mettant en scène des métiers du passé qui sont touchés. «Forgerons, cordonniers, potiers, fabricants de cordes», précise-t-il. Des gens de la région, souvent âgés de plus de 65 ans, qui connaissent ces professions anciennes.

Avec la réouverture, le compte à rebours a commencé. Le musée devra faire le plein cet été pour survivre. Et un gros chèque des autorités s'avèrera probablement obligatoire pour lui permettre de passer le cap. NICOLAS PINGUÉLY